

UDA

2008-2009

# Le monde en pages

## Tigre blanc

de Aravind Adiga



Animation de l'Atelier

Daniel Simon

## I. Une littérature indienne ?

### Peut-on parler d'une littérature indienne?

Présenter une littérature née il y a environ 4 000 ans, et rédigée dans une multitude de langues, au-delà même des frontières du vaste sous-continent, via la diaspora. L'Inde compte deux langues officielles, l'anglais et l'hindi, en reconnaît 20 autres, et recense plus de 1 700 dialectes. Ce théorème linguistique est au cœur de son histoire littéraire. Dans les Veda, écritures sacrées de l'hindouisme composées entre 1 500 et 1 800 ans avant Jésus-Christ, un poème invitait déjà les fidèles à prier les divinités dans différentes langues. « Je ne peux pas vivre dans une langue.

Extrait de la présentation du Festival de littérature de Jaipur, organisé du 21 au 25 janvier 2009

### I. Littérature indienne : quatre mille ans d'engagement social

Les Indiens content et créent en une vingtaine de langues, dont certaines ont des traditions plurimillénaires. Ces œuvres en hindi, bengali, sanskrit, tamoul, ou dans une des quatorze autres langues officielles, méritent, elles aussi, d'être connues, pour leurs richesses esthétiques, imaginatives ou philosophiques. D'abord d'essence religieuse, la littérature indienne a été foisonnante, des Veda (1 500 à 2 000 av. J.-C.) aux Ramayana et Mahabharata (du Ier au IIe siècle ap. J.-C.), sans oublier Kathasaritsagara (XIe siècle) ou les bhakti (lire « Des Veda au "Kamasutra"... »).

Le courant moderne dans les lettres indiennes est né au tournant du XIXe siècle, au contact de l'Europe, de ses penseurs et de ses livres. On le trouve d'abord dans la littérature bengalie, dont les auteurs ont été exposés très tôt à l'influence occidentale, le Bengale ayant été choisi par les Anglais comme le centre administratif de leur empire. Fondée en 1690 par un administrateur de l'East India Company, puis capitale de l'Inde britannique (jusqu'en 1912), Calcutta va devenir le centre névralgique de la vie intellectuelle indienne, grâce d'une part à la découverte par les sanskritistes européens des trésors insoupçonnés de la littérature classique indienne et, d'autre part, à la création des premiers établissements universitaires (Fort William College en 1800 et Hindu College en 1817) dispensant un enseignement de type occidental. Les jeunes bengalis forment une élite montante dont sont issus les écrivains qui vont renouveler la littérature en y injectant des idées modernes, mais aussi en important des formes telles que l'ode, le sonnet, le vers libre, et surtout le roman et la nouvelle.

Ce courant moderniste s'est très vite propagé dans les autres centres culturels et intellectuels et a donné une impulsion décisive à la création littéraire dans les grandes langues régionales indiennes. Les premiers romans en hindi, en ourdou, en telugu, en tamoul, en malayalam, en gujarati ou en oriya datent tous de la seconde moitié du XIXe siècle. La nouvelle a connu une fortune extraordinaire dans toutes les littératures vernaculaires. Sous l'influence de Tagore, qui l'avait empruntée aux Français et popularisée au Bengale avant même que le genre ne s'impose en Grande-Bretagne, les écrivains indiens se sont emparés de cette forme de narration brève si contraire aux souffles longs du discours indien. Ils l'ont adaptée avec brio aux urgences de la réforme sociale et de la résistance nationale contre le colonisateur, les deux principales sources d'inspiration durant la première moitié du XXe siècle.

Après l'indépendance, les littératures dans les principales langues vernaculaires (bhasa) ont connu une impulsion qui a revitalisé tous les genres. La poésie bengalie s'est modernisée et urbanisée en s'éloignant de l'idéalisme romantique et du culte du beau qui caractérisaient la poésie de Tagore et de ses héritiers immédiats comme Jibanananda Das ou Sukanto Bhattacharya. Sous la plume des poètes parfois réunis dans des cénacles (1), elle s'est faite plus populaire, plus irrespectueuse des conventions, osant invectives et grossièretés, sans doute pour être davantage en communion avec la rue, sa principale source d'inspiration. Dans les régions du sud, la nouvelle s'est imposée comme la forme la plus en phase avec l'attente populaire.

Quant à la création de langue anglaise, elle a acquis depuis quelques années une visibilité dont ne bénéficient pas encore les autres littératures indiennes. Fruit de près de deux cents ans de colonisation britannique, l'anglophonie indienne connaît aujourd'hui l'une de ses périodes les plus fastes grâce à la fécondité et au talent éblouissant de romanciers comme Salman Rushdie, Tarun Tejpal ou Arundhati Roy, pour ne citer que les noms les plus médiatisés. Cette génération d'écrivains – dite génération des « enfants de minuit », en référence au titre d'un roman de Rushdie – montre, à travers sa pratique totalement décomplexée de la langue de Shakespeare, comment, loin d'être le vestige d'un passé d'asservissement, l'anglais est devenu l'outil privilégié pour explorer la réalité contemporaine indienne dans toute sa complexité.

Extraits d'un article de Tirthankar Chanda. Dans *Le Monde diplomatique* - mars 2007

## II. Inde : les colporteurs de mirages

par André Clavel, Lire, juin 2006

*Revue de détail d'une littérature à l'image d'un continent: multiple, exubérante et inventive.*

Drapée dans son sari d'ombre et de lumière, la littérature indienne est une grande dame aux allures d'Esméralda. Flamboyante, échevelée, parfois déguenillée, elle a la grâce ténébreuse du continent qui l'inspire. Depuis deux bonnes décennies, sous la bannière d'un fabuleux défricheur nommé Salman Rushdie, cette littérature-là ne cesse de nous fasciner: elle a pris le relais du grand boom latino des années 1960 pour devenir le nouveau laboratoire de la fiction, un véritable vivier de l'imaginaire universel. Rien d'étonnant à cela, quand on sait qu'avec ses vingt langues officielles - et une nuée de dialectes régionaux -, l'Inde est une tour de Babel où le Verbe déferle comme les eaux du Gange.

Ce déferlement, d'ailleurs, dépasse largement ses frontières: c'est aux quatre coins du monde, là où les vents de la diaspora les ont dispersés, que les auteurs indiens tissent les mailles de leur gigantesque filet. Ceux que l'on connaît le mieux, en Occident, écrivent en anglais, et leurs voix se conjuguent dans une symphonie collective souvent amère qui tient à la fois du témoignage sociologique, de l'allégorie politique et de la conjuration métaphysique.

En tête du cortège, l'auteur des *Versets sataniques*, bien sûr: comme Naipaul, ce champion du métissage a coiffé d'un turban multicolore la langue de Shakespeare pour composer une comédie humaine où l'âme indienne se reflète dans le miroir brisé d'une société torpillée par les conflits ethniques, les affrontements religieux et les chocs culturels. Dans son sillage, Vikram Seth, l'enfant de Calcutta qui a déposé ses pénates du côté d'Oxford avant de signer *Un garçon convenable*, époustouflante chronique du désordre indien, après le grand chambardement de l'indépendance. Même démesure sous la plume de la tigresse féministe Arundhati Roy qui, dans *Le dieu des Petits Riens*, réinvente la magie contrastée d'un continent déchiré entre archaïsmes et modernité.

Aux premières loges, il y a aussi Shashi Tharoor, auteur d'une saga voltairienne (Le grand roman indien) où se télescopent les musiques du Mahâbhârata et les imprécations des gourous fanatisés du présent. A ses côtés, Amitav Ghosh peint une Inde luxuriante qui fleure l'encens et la bouse de vache (Les feux du Bengale), tandis que le génial Akhil Sharma, dans Un père obéissant, renoue avec Dickens pour souffler sur les braises de sujets brûlants: la corruption, la promiscuité, l'inceste, l'intolérance communautariste. Mais il faudrait également citer la tchékhovienne Anita Desai, le très satirique Upamanyu Chatterjee, qui fustige les bureaucrates de son pays dans Les après-midi d'un fonctionnaire très déjanté, Hari Kunzru, qui nous plonge avec L'illusionniste dans les tourbillons de l'occupation britannique, Jhumpa Lahiri, qui met en scène les Indiens exilés en Amérique dans L'interprète des maladies, et bien sûr le magistral Rohinton Mistry (L'équilibre du monde), qui parachute Breughel dans le Bombay survolté d'aujourd'hui.

Avec tous ces colporteurs de mirages, la littérature indienne est une mousson exubérante qui mêle les excentricités baroques aux bonnes vieilles recettes balzaciennes: d'un côté, des scénarios aussi léchés que les pelouses d'Oxford; de l'autre, un déluge d'images aussi chaotiques que les souks de Calcutta... Et, partout, les mêmes obsessions: cette littérature-là est arc-boutée à l'Histoire, elle reprend à son compte les grands débats sur la partition, la décolonisation, la menace intégriste, la misère, les conflits de castes et de classes, le désarroi d'une société qui a perdu ses anciens repères.

Lire un roman indien, c'est se frotter à l'intimité charnelle d'une terre chamboulée, c'est souder l'âme d'un peuple tourné vers l'invisible et nourri de merveilleux, c'est plonger dans la poussière du vécu tout en croisant les mythes éternels, c'est découvrir une prose débordante d'inventions formelles - ce que Rushdie a appelé la «chutneyfication de l'anglais». L'Inde? Un continent aux multiples visages, dont les romanciers observent les métamorphoses du haut de leurs tapis volants. Leurs voix mêlées n'ont pas fini de nous enchanter, même si elles sont passablement désenchantées.

## II . A propos du « *Tigre blanc* »



## Selon «Ces étonnants voyageurs»

Guidé par Balzac, Flaubert et Dickens dont les œuvres critiques firent de « la France et de l'Angleterre des sociétés meilleures » ; inspiré par Richard Wright, James Baldwin et Ralph Ellison, trois géants de la littérature afro-américaine du XXe siècle, en qui il se reconnaît une démarche commune, Aravind Adiga livre avec son premier roman, *Le tigre blanc* (Bouchet-Chastel, 2008), Booker Prize 2008, un livre choc sur l'autre visage de la réussite indienne. Celui que les autorités indiennes, offices du tourisme en tête, aimeraient oublier : la pauvreté, la corruption, la violence, l'illétrisme, le féodalisme qui dirige encore la plupart du temps les rapports sociaux en Inde.

Fils de médecin, né à Chennai (anciennement Madras) en 1974, Aravind Adiga grandit à Mangalore. En 1991, sa famille émigre à Sidney, il possède toujours la double nationalité. Il suit des études d'agriculture en Nouvelle-Galles du Sud avant de se rediriger vers des études de littérature anglaise à New-York puis à Oxford, au Magdalen College que fréquenta Oscar Wilde. Pourtant c'est comme journaliste financier qu'Aravind Adiga commence sa carrière. Collaborateur du *Financial Times*, *The Independent*, *The Wall Street Journal* entre autres... Embauché ensuite comme correspondant en Asie du Sud par TIME, il y reste trois ans avant de devenir journaliste indépendant et de profiter de cette liberté pour se lancer dans l'écriture de son premier roman, *Le tigre blanc* donc.

En Inde, le roman fait scandale. Aravind Adiga dérange, et on le lui fait savoir. A la question de ses origines aisées, supposées lui interdire d'écrire sur ce qu'il ne connaît pas, les classes pauvres du pays, il répond avec beaucoup de sens : « Je ne crois pas qu'un romancier ait à écrire seulement sur ses expériences personnelles. Oui, je suis le fils d'un médecin, oui, j'ai reçu une éducation rigoureuse et formelle, mais selon moi le défi du romancier c'est d'écrire sur les gens qui sont totalement différents de lui (...) [Cette situation] est le quotidien d'une grande partie du peuple indien et il est important qu'elle soit (d)écrite, qu'on n'entende pas uniquement parler des 5% de la population de mon pays qui se porte bien. (...) C'est un pays où les pauvres craignent toujours la tuberculose, qui tue 1000 indiens par jour, mais les gens comme moi – les gens des classes moyennes qui ont accès à des services de santé qui sont peut-être même meilleurs qu'en Angleterre – ne s'en soucient pas. C'est une maladie qui n'est pas glamour, comme la plupart des difficultés que les pauvres en Inde doivent endurer.

« (...) L'Inde traverse une période de grands changements et, comme la Chine, héritera probablement de l'Occident, il est essentiel que des auteurs comme moi essaient de mettre en lumière les injustices brutales de la société.(...) Ce n'est pas une attaque contre mon pays, il s'agit d'un processus supérieur d'auto-examen. » (in *The Guardian*, 16 octobre 2008)

Aravind Adiga est le cinquième auteur indien à remporter le prix après Salman Rushdie, Arundhati Roy, Kiran Desai et V.S. Naipaul. Son deuxième roman, *Between the assassinations*, a paru en Inde en novembre 2008.

\*  
\*   \*

## Booker Prize: Aravind Adiga ou l'Indian Connection

Marie-Hélène Martin, *Nouvel Obs Livres*. 15/10/2008

*And the winner of the Booker is... Aravind Adiga* [1]! Il était très bien placé chez les bookmakers, qui avaient dernièrement également donné favori l'Irlandais Sebastian Barry. Mais ce dernier pouvait-il vraiment l'emporter? Cela aurait peut-être fait trop d'Irlandais de suite. Anne Enright, avec sa réunion de famille à problèmes (*The Gathering*), et elle-même d'origine irlandaise, ayant décroché la timballe en 2007 [2].

Aravind Adiga, qui fêtera ses 34 ans ce mois-ci, est né à Madras, a grandi en Australie et vit actuellement à Bombay. Il rêvait d'être écrivain depuis toujours et écrivait jusqu'ici pour différentes publications (notamment *Time Magazine* et *The Independent*). Il recevra donc un chèque de 50.000 livres sterling (88.000 dollars) et est assuré de voir les ventes de son livre, publié chez Atlantic Books, dopées par ce Booker Prize, qui fête ses 40 ans cette année.

Le Booker, calqué à l'origine sur le prix Goncourt dont le monde de l'édition britannique enviait l'impact - a été décerné pour la première fois le 22 avril 1969. Au fil des années, il est devenu une arme incomparable de promotion massive. Pas une année sans une petite controverse à son sujet. L'année dernière, l'écrivain à succès Robert Harris jugeait ce prix nuisible pour la créateurs de fiction dans la mesure où il les obligeait à écrire des romans glauques et illisibles taillés sur mesure (voir ici mon blog sur Anne Enright).

*The White Tiger* («Le Tigre Blanc») raconte l'histoire de Balram Halwai, le fils d'un tireur de pousse-pousse, qui rêve d'échapper à la misère dans son village. Son périple le conduit aux lumières de New Delhi et de Bangalore. On n'a pas lu le livre - sorti en septembre chez Buchet/Chastel - mais le héros, tiraillé entre la fidélité à son père et son désir de progresser dans la vie, n'hésitera pas, semble-t-il, à libérer le tigre «entrepreneurial» qui dormait en lui.

«Balram Halwai appartient à la sous-classe des Indiens invisibles - l'un de ces millions de pauvres court-circuités par le boom économique. Mon roman tente de donner une voix littéraire à ceux qui sont passés par pertes et profits dans la littérature contemporaine - à savoir les pauvres», a indiqué le lauréat.

Le Président du jury, Michael Portillo (ex-député conservateur, un temps pressenti pour être le leader Tory) a félicité Aravind Adiga lors de la remise de prix, qui s'est tenu hier au Guildhall, à Londres. Portillo a indiqué que «des juges ont eu des difficultés pour se décider du fait de la qualité des six titres de la liste finale . Le Tigre blanc l'a emporté car c'est un livre qui secoue et divertit de façon égale.»

Aravind Adiga est le quatrième écrivain né en Inde à recevoir cette distinction. Il rejoint Salman Rushdie, Arundhati Roy and Kiran Desai, lauréats en 1981, 1997 et 2006. D'après les organisateurs du Booker, Anne Enright a déjà vendu plus d'un demi-million d'exemplaires de *The Gathering* [3] dans le monde.

Marie-Hélène Martin

\*  
\* \*

## L'année du Tigre

par André Clavel, *L'Express Livres*

Aravind Adiga décrit la sulfureuse ascension d'un Rastignac dans l'Inde de 2008. Une plume féline récompensée par le prestigieux Man Booker Prize.

Sorte de Goncourt planétaire, le Man Booker Prize a la réputation de ne pas se laisser manipuler par les éditeurs britanniques, parce que son jury est régulièrement renouvelé. Cet automne, à la surprise générale, c'est un jeune Indien qui a décroché la timbale, pour un premier roman dont le président du Man Booker Prize a dit qu'il «choquait et divertissait au même degré». Né à Madras en 1974, aujourd'hui installé à Bombay, Aravind Adiga est en effet un sacré trouble-fête, et son Tigre blanc se pare des pires noirceurs pour dépeindre l'envers de ce «miracle économique indien» dont parlent les amateurs de clichés.

Balram Halwai, le héros, a grandi au bord du Gange - la «rivière de la mort» - dans un bled où la misère et l'humiliation dorment sur les trottoirs. Il raconte sa traversée des ténèbres, puis son ascension de plus en plus crapuleuse du côté de Delhi et de Bangalore: devenu chauffeur d'un parvenu, il voudra lui aussi avoir sa part de gâteau, et ne pas se contenter des miettes, quitte à vendre son âme au diable... C'est le portrait d'un Rastignac oriental que brosse Adiga dans ce conte sulfureux qui fustige les archaïsmes religieux et la corruption affairiste d'un pays «où l'on gagne à jouer sur les deux tableaux, car l'entrepreneur indien doit être à la fois loyal et véreux, sincère et sournois». Le Tigre blanc est parfois caricatural, et trop exubérant, mais la griffe d'Adiga est celle d'un jeune félin dont on reparlera. Un bon coup éditorial pour Buchet-Chastel, qui publie la traduction du roman au moment même où il reçoit la plus prestigieuse récompense d'outre-Manche.